Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 11 (1981)

Heft: 11

Rubrik: Une nouvelle de Pierre-Ph. Collet : vibrato

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vibrato

Une nouvelle de Pierre-Ph. Collet

Il était une fois un petit château défroqué. Comme ceux de France et de Navarre, il avait perdu sa vocation de château à la Révolution, lors du départ — sur les chapeaux de roues — du dernier marquis et de sa famille. Il s'était recyclé en mairie, en tribunal, en hôpital militaire, en pensionnat pour jeunes filles, en caserne. Il avait connu des occupations militaires et en frémissait encore. La soldatesque... A ce propos, quand on dit d'un château qu'il a été le témoin de tel ou tel événement, n'oublions jamais qu'il n'y comprenait rien! Si ce témoin pouvait nous raconter ce qu'il avait vu, l'Histoire serait encore plus embrouillée que dite par nos historiens. La soldatesque, donc, s'était ruée sur ses parois lambrissées de bois finement sculpté, armorié, et les avaient mises en pièces pour nourrir les vastes cheminées. Les soldats étaient en légitime défense: ils voulaient éviter de mourir de froid. Mais depuis lors, à chaque arrivée de troupes, le château tremblait. Cela commençait par ses rares volets qui battaient l'air. Ses portes claquaient, ses poutres frémissaient, gémissaient, se plaignaient sourdement. Il ne raisonnait pas sa panique.

Dans les années qui nous occupent, il avait été choisi par le Ministère de la culture pour servir d'Ecole des Beaux-Arts. Les salles d'apparat avaient été transformées en ateliers de sculpture. Les peintres occupaient le premier étage, l'art dramatique le deuxième et les poètes, par habitude, avaient pris possession des combles.

Un beau jour, le château se mit à manifester. Depuis longtemps, les étudiants, les professeurs, restaient à l'écoute des premiers postes de TSF. Ils se retiraient avec des mines déconfites. Les sculpteurs devenaient fébriles, rataient leurs œuvres. Il faut dire que leurs modèles nus grelottaient et ne gardaient pas la pose. On abattit des chênes, des marronniers, pour chauffer. Les peintres se groupèrent avec les sculpteurs dans les pièces tempérées: les génies travaillaient au coude à coude. Les classes d'art dramatique furent fermées: on changeait de programme.
Ce fut le directeur qui, du donjon, aperçut les premières colonnes de véhicules ennemis. Toute la nuit, il y avait eu un tintamarre de tempête, par un temps étrangement calme. Personne n'avait fermé l'œil. Le directeur descendit l'escalier en colimaçon comme dans un cauchemar. Dans vingt minutes, «ils» seraient là. Mais tout serait prêt!
Une jeep, deux Mercedès puis une file de camions vinrent se ranger dans la cour. Au portail, un écriteau fraîchement peint proclamait: «Asile Psychiatrique». On avait omis de le traduire en allemand...
Toutefois, de leurs voitures, les officiers furent saisis par le spectacle. Des personnages vêtus de blouses blanches paraissaient affairés. Une équipe lavait les fenêtres, en débordant largement sur les volets, la façade. Personne n'intervenait. Des femmes tentaient de faire sécher des draps mais s'y prenaient si maladroitement qu'elles s'en coiffaient, s'en étouffaient. Elles s'insultaient et se couraient après avec des cris perçants. Des jeunes gens en pyjama jouaient à saute-mouton. Le plus inhabituel était le jardinier qui, de sa lance, arrosait consciencieusement la pièce d'eau, face au perron. Quelqu'un vint à eux, un chapeau de papier planté sur le chef, une main enfilée dans l'ouverture de sa veste: Napoléon. Il fixa l'ennemi puis ordonna: «Rompez!»
Les Allemands commençaient à comprendre où ils avaient atterri. Un fourrier fut chargé de joindre le directeur. Ce fut le directeur qui vint à sa rencontre. On le vit descendre le perron, faire dix pas, traverser la pièce d'eau sans s'inquiéter du niveau qui lui gagnait les genoux. Il salua le fourrier avec un «Bonjour, Mademoiselle, qu'y a-t-il pour votre service?» Le fourrier n'avait jamais couru si vite en direction de ses supérieurs.
Tandis que les officiers descendaient de voiture pour se consulter, le château, pris de panique à son habitude en de telles circonstances, laissa toutes ses vitres s'effondrer d'un seul coup, comme dans un sanglot gigantesque. Il sacrifia deux cheminées qui allèrent rouler dans l'herbe. Un chêneau s'écrasa sur les pavés. Que savons-nous de la mémoire d'un bâtiment et de sa panique devant le feu, l'anéantissement? Les fous s'affolèrent pour de bon. On les vit courir dans la bâtisse, en ressortir avec des bustes de femmes, des toiles inachevées. Chacun tentait de sauver l'œuvre de sa vie, avec l'acharnement qu'il eût mis à sauver la France. L'armée allemande semblait un jouet à côté des soubresauts de ce château hanté.
Le directeur préparait une mimique inimitable quand un officier lui saisit le bras:
— Komedie, n'est-ce pas, Mossieur, Komedie?
— Je vous assure, Madame, que cette tempête va s'apaiser!

Entre-temps, les étudiants, les professeurs, s'étaient groupés autour de leur directeur — et des officiers — à distance convenable.
— Komedie, Mossieur. Je vous arrête.

Et ils embarquèrent le directeur désespéré. Avec son otage, l'armée fit demi-tour. De la jeep, le directeur regarda son château rajeuni, détendu, rose et gris dans le soleil. Il lui sembla voir des courtisans, des nobles, tout un vaste et lointain plaisir de vivre: son château était sauvé de la soldatesque et, peut-être, traverserait intact cette guerre stupide. Il en sourit d'aise. Ce que l'officier interpréta de travers, puisqu'il répéta:

— Komedie, tout cela!
— Où m'emmenez-vous?

On l'arrêtait au nom du fou universel, vous savez, ce noiraud à la drôle de moustache, qui avait fini par ressembler à Charlot!

P.-Ph. C.